

La Tour de Babel

Babel

1 A cette époque-là, tous les hommes parlaient la même langue et tenaient le même langage. 2 Lors de leurs migrations depuis le soleil levant, ils découvrirent une vaste plaine dans le pays de Shinéar et ils s'y établirent. 3 Ils se dirent les uns aux autres : Allons, moulons des briques et cuisons-les au four. Ainsi ils employèrent les briques comme pierres et le bitume leur servit de mortier. 4 Puis ils dirent : Allons, construisons-nous une ville et une tour dont le sommet atteindra jusqu'au ciel, alors notre nom deviendra célèbre et nous ne serons pas disséminés sur l'ensemble de la terre. 5 L'Eternel descendit du ciel pour voir la ville et la tour que les hommes construisaient. 6 Alors il dit : Voici qu'ils forment un seul peuple parlant tous la même langue, et c'est là ce qu'ils ont entrepris de faire ! Et maintenant, quels que soient les projets qu'ils concevront, rien ne les empêchera de les réaliser. 7 Eh bien, descendons et brouillons leur langage pour qu'ils ne se comprennent plus entre eux ! 8 Et l'Eternel les dissémina loin de là sur toute la terre ; ils cessèrent donc la construction de la ville. 9 C'est pourquoi on l'appela Babel parce que là, l'Eternel avait confondu le langage des hommes de toute la terre, et c'est à partir de là qu'il les a dispersés sur toute la terre.

La *Tour de Babel*, le mythe d'une seule et unique langue originaire, éclatée en diversité des langues pour mieux diviser l'humanité, ce mythe biblique dont la véracité historique est sans doute basée sur les ziggourats de Sumer, est au fond, pour parler avec notre langage d'aujourd'hui, l'histoire d'un échec de communication.

Les langues

Le linguiste américain John McWhorter retrace dans son ouvrage « The Power of Babel », appelé très justement en sous-titre « Une histoire naturelle des langues », le mythe de la langue universelle auquel se réfère aussi l'histoire de Babel. Y aurait-il eu, à un moment de l'évolution de l'être humain, une seule et unique langue universelle de laquelle seraient parties, en ramifications dans des différentes directions, les langues, jusqu'aux centaines de langues, d'idiomes et de dialectes parlés aujourd'hui à travers le monde ? Il conclut, après une enquête scientifique méticuleuse et passionnante, que rien ne laisse supposer une seule et unique langue d'origine, le genre humain ayant été déjà trop dispersé sur la terre à la période des premiers « balbutiements », et les structures des langues actuelles étant si diversifiées qu'aucune conclusion sur un point de départ commun n'est possible. Mais, démontre McWhorter de manière très convaincante, les premières langues ont dû ressembler aux langues créoles.

Dans le domaine de la littérature et de la performance avant l'heure, et de manière plus ludique, les poètes dadaïstes et ceux de la poésie sonore, de Schwitters, Ball ou Huelsenbeck à Robert Wilson ou Bernard Heidsieck, ont questionné ce mythe de la langue universelle. Le chef d'œuvre de Kurt Schwitters s'appelle même, justement : « Ursonate » - « Sonate originaire ».

Une langue n'est non seulement un assemblage de sons chargés de sens, de mots, avec une certaine sonorité et suivant des règles particulières.

Une langue est une manière de penser. On ne pense pas pareil en allemand, en français ou en anglais, pour ne pas mentionner toutes les langues extra-européennes. Une langue est plus que

juste un moyen d'expression, elle influe largement et en profondeur sur le contenu de la pensée et la façon de l'articuler. D'où les courants de pensée (philosophiques, politiques, historiques, scientifiques, artistiques ...) intimement liés à la culture de leur pays d'origine et à leur langue. Aristote est Grec, Descartes Français, Goethe Allemand et Shakespeare Anglais, et ce n'est pas un hasard. D'où toute la difficulté et le challenge de transposer un texte d'une langue dans une autre. « Traduttore - traditore », disent les Italiens.

Je vis maintenant depuis bientôt 25 ans en France, plus longtemps qu'en Allemagne, mon pays d'origine, ma terre natale que j'ai quitté en 1985 pour étudier aux Beaux-Arts de Paris. Malgré ces longues années, je vis toujours un état que beaucoup d'exilés, d'expatriés, volontaires ou non, connaissent : celui du déracinement linguistique. En effet, malgré ces 25 années en France, où je vis et travaille la plupart du temps (et où je partage d'ailleurs ma vie, depuis 18 ans, avec un autre expatrié, un Grec, notre langue commune étant le Français), où je parle, lis, écris et pense la plupart du temps en français, cette langue est encore et restera toujours une langue étrangère pour moi, apprise sur le tard à l'école, une terre étrangère dans laquelle je ne me sentirai jamais complètement chez moi. Je parle, lis, écris et pense le Français « avec un accent », n'étant jamais complètement sûr de l'exacte signification de telle ou telle expression, me trompant encore aujourd'hui de la prononciation d'un mot, de style adapté à telle ou telle situation ou de tonalité d'une tournure. Je ne sais jamais « si les choses sonnent justes ».

Ceci s'explique certainement aussi par le fait neurologique qu'à un certain âge de l'enfance les circuits neuronaux établissent des connexions de synapses liées à la structure de la langue maternelle (ou aux différentes langues des parents ou proches, pour des enfants bilingues ou multilingues), et que toute langue apprise après cet âge-là n'emprunte plus ces mêmes circuits et ne bénéficie donc pas des mêmes privilèges de fluidité et de flexibilité que permettait cet ancrage profond. On peut parler, lire, écrire et penser dans une langue étrangère, mais on n'y sera jamais autant à l'aise comme on l'est dans sa langue maternelle. La langue est une terre natale que nous transportons avec nous et dans laquelle nous restons profondément enracinés.

Les livres

L'histoire du livre est intimement lié à l'évolution des langues, et elle est presque aussi ancienne que celle de l'écriture.

Au moment où l'homme invente l'écriture, c'est-à-dire une manière efficace de noter pour ses contemporains et la postérité des sons chargés de sens, des informations, la question du « stockage » de grandes quantités d'informations se pose. Les premières archives et les premières bibliothèques virent le jour, et on a pu trouver des témoignages historiques poignants de la vie quotidienne, des cultes, de la culture, de l'économie et la politique d'époques anciennes, de Sumer et la Mésopotamie vers les Grecs Anciens, en passant par l'Égypte des Pharaons.

Ceux-ci avaient justement trouvé l'invention ingénieuse du Papyrus, ancêtre du papier, qui permit d'archiver des longs textes sous formes de rouleaux.

Bientôt naîtra la forme du livre telle que nous la connaissons et utilisons encore aujourd'hui, sous forme de feuillets de papier reliés, permettant de tourner les pages et de passer plus facilement d'une partie du texte à une autre, et facilitant considérablement le stockage.

Aujourd'hui le livre est toujours produit, vendu, lu, utilisé.

Mais le stockage de l'information a subi une métamorphose importante, avec d'une part une augmentation vertigineuse et ingérable des nouvelles informations à sauvegarder, quelquefois en temps réel, et d'autre part une dématérialisation de l'information, traduite en langue informatique, en suites interminables de 0 et de 1, et stockées sur disques durs, serveurs, CD et

DVD, des supports aussi pratiques et rapides à l'utilisation immédiate que leur fiabilité à moyen et long terme est incertaine ...

L a *Tour de Babel* tourne autour de cet antagonisme presque inconciliable d'un patrimoine millénaire, d'un savoir transmis et sauvegardé de génération en génération sous forme de livres, de littérature et d'œuvres constituant le patrimoine culturel de l'humanité d'un côté, et de l'ère du « .com » qui est en train de changer en profondeur notre rapport à ce patrimoine, à l'information et à la société en général. « Babel.com » ?

L'histoire du livre est aussi une histoire de textes qui ont fait de l'histoire, des premiers textes de loi à des textes religieux, ou de la grande littérature et de la pensée, bref, du patrimoine de l'humanité parvenu jusqu'à nous (de Hammourabi au Habeas Corpus Act, du mythe de Gilgamesh à l'Odyssée, de Shakespeare à Voltaire ...).

Mais l'histoire du livre est aussi celle du livre dangereux, du livre manipulateur, du livre démagogique, de propagande, du « livre qui tue » : de « Mein Kampf » de Hitler au petit livre rouge de Mao ...

L'histoire du livre est aussi celle du cri de liberté, du Journal d'Anne Frank à Aung San Suu Kyi, de Galilée à Marx, des écrits du Marquis de Sade à *l'Amant de Lady Chatterley*. C'est l'histoire de l'Inquisition, de la censure et de la lutte incessante pour la liberté d'expression.

Le livre est aussi un accès pragmatique à l'information. L'annuaire, le livre scolaire ou de cuisine, le guide de voyage ou de bricolage en sont des exemples.

Mais il est autant une porte vers un autre monde, vers l'imaginaire, le souvenir ou la vision du futur, de Marcel Proust à H. G. Wells, de Virginia Woolf à Philip Roth en passant par Marguerite Yourcenar ...

Il est aussi un musée imaginaire, à travers des livres d'art, de voyage, des catalogues de musées ou d'expositions, des livres sur l'art africain ou asiatique ou celui des Maori.

Il est aussi une porte vers la culture et la pensée de l'autre, à travers des livres d'apprentissage d'une langue étrangère, ou permet, par des traductions, de découvrir de la poésie persane ou un roman africain sans en connaître la langue d'origine.

L'histoire du livre est aussi celle du livre à la mode, du livre dans l'air du temps, du roman de gare à celui à l'eau de rose, ou du livre d'une célébrité du moment. Beaucoup de livres produits de nos jours ont une durée de vie très réduite, une « date de péremption ». L'édition est devenu une industrie et le livre est un objet de consommation.

Le livre est tout cela et bien plus...

L'œuvre

Il y a des questions fondamentales qui parcourent mon œuvre, plus comme une colonne vertébrale que comme un fil conducteur, car plus structurant :

- *Le rapport entre image et réalité* : Le moment quand du vécu devient de l'image, se pétrifie en icône, mais aussi, dans le sens inverse, une image mentale, une de ces images-archétype faisant partie de notre mémoire collective, qui se cristallise à un moment donné, devient manifeste, devient visible. Des œuvres comme *Paradis*, *La chambre écorchée*, *L'histoire de l'œuf*, *Maria Theodora* et d'autres de mes travaux tournent autour de cette question.
- *La terrifiante relativité des choses* : Aucune vérité n'est la seule et unique. Aucune image n'est la seule valable. Aucun livre le seul et unique qui contiendrait tous les autres. Aucune œuvre n'est définitive. La quête ne peut qu'être provisoire, elle n'arrive jamais au

but. Une pause n'est jamais le but atteint, mais juste un moment pour reprendre son souffle, pour pouvoir continuer. *Absences, Je t'aime, Nightshot*, de nouveau *Maria Theodora* ou la *place Erignac* sont des oeuvres dans cette ligne.

— *Essayer de saisir l'insaisissable — qui nous échappe sans cesse...*

La *Tour de Babel* réunit près de 15 000 livres de tous ces contextes différents évoqués : textes anciens et modernes, littérature et divertissement, démagogie et apprentissage, langues étrangères et traductions, livres d'enfants, d'école, de cuisine, textes administratifs, théoriques, poétiques, érotiques, philosophiques, mathématiques, éthiques, mémoires, pamphlets, satires, pièces de théâtre, livres d'art ...

Sur la surface de ses murs en spirale, des titres de livres se côtoient, dialoguent, se parlent, se répondent, se relativisent ou se contredisent. Un dialogue non pas de sourds, mais de muets, à la façon de cette scène de couple jubilatoire et absurde dans *Une femme est une femme* de Godard.

Sa forme en spirale est inspirée de la forme de la tour des tableaux légendaires de Brueghel. Les ziggourats, ses véridiques ancêtres, avaient, eux, une base carrée, ce qui, côté plan et construction, est bien plus facile à calculer et à gérer. D'ailleurs, très peu d'exemples d'architectures basées sur la forme de la spirale existent, comme le minaret hélicoïdal de la mosquée de Samara en Irak du 9^e siècle, ou le Guggenheim Museum à New York de Frank Lloyd Wright.

Mais on trouve très souvent la forme de la spirale dans la nature ; elle est le signe de la croissance par excellence : coquillages, fougères, fractals ...

A une époque où le capitalisme débridé et hors contrôlé nous a projeté dans une crise économique incomparable, avec une force centrifuge sans précédent, la croissance infinie comme seul moteur de l'économie est à remettre en question en profondeur, et des solutions plus durables, plus attentives à l'environnement naturel, social et économique, doivent être trouvées d'urgence.

La *Tour de Babel*, ce chantier abandonné, dans sa spirale ascendante infinie, mais restée inachevée, est aussi symbole de la nécessité de l'être humain de devoir faire une pause, de s'arrêter pour réfléchir à ce qui est essentiel, à quel chantier poursuivre et à ce qui vaut la peine d'être sauvegardé ou non.

Historique

La *Tour de Babel* a déjà été exposé plusieurs fois, chaque fois dans un contexte apportant un autre éclairage sur l'œuvre :

- En 2006 au centre d'art La Maréchalerie, ENSA Versailles, invité par Valérie Knochel, directrice du centre d'art, et Nicolas Michelin, architecte, urbaniste et directeur de l'école d'architecture, c'était tout d'abord le challenge de la faisabilité et la question constructive qui prévalaient : Comment donner forme à cette image mentale d'une tour hélicoïdale en livres ?

- En 2007 au Zentrum für Kunst und Medientechnologie à Karlsruhe, invité par Bernhard Serexhe, conservateur en chef, directeur du Medienmuseum, c'était le dialogue et le contraste avec les nouvelles technologies, omniprésentes dans ce musée unique.
- En 2008 au siège d'Arte à Strasbourg, invité par le FRAC Alsace et le CEEAC, c'étaient les questions de l'entre les cultures, des langues et traductions, et des médias, qui ressortaient le plus.
- En 2009, dans « Tout autour de Babel », en compagnie des oeuvres de Jacques Villeglé, Bernhard Heidsieck, Serge Pey, Chiara Mulas, Jaap Blonk, Michel Vinaver, Pierre Henry « et bien d'autres », programme imaginé en synergie par Dominique Truco, chargée de mission pour le développement des arts plastiques, Stéphane Duval, directeur de la Maison de l'Architecture, et Stéphane Bikialo et ses collègues de la Faculté de Lettres, c'était autant la question des langues et langages que celle des traductions, du livre, mais aussi, à travers les conférences à la MdA, des problématiques d'architecture : les tours, le Grand Paris, la collaboration artiste-architecte.

Chaque fois que l'œuvre a été montrée, elle n'était « ni tout à fait la même ni tout à fait une autre », enrichie par des dons et assemblée de manière différente. Ainsi la pointe des ces quatre versions donnait chaque fois une vision légèrement différente de l'idée de ce chantier abandonné, quintessence de la « Hybris » humaine.

Dans la version à Poitiers, la matière a été même complètement renouvelée, la tour à été réalisée uniquement par des dons locaux : dons privés, bibliothèques, médiathèques, écoles, libraires, université et éditeurs, aboutissant à un mélange de livres le plus diversifié et riche, couvrant toute la gamme. L'œuvre me semble ainsi être arrivée à son état de maturité.

Jakob Gautel, novembre 2009